

# L'EXPOSITION DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Prix du numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS. — PARIS : 14 FR. — DÉPARTEMENTS : 16 FR.

Rédacteur en chef : Adolphe BITARD

N° 25.

BUREAUX

7, RUE DU CROISSANT, PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 30 NUMÉROS

Adresser les mandats à l'ordre de l'administrateur.



LE PUBLIC DEVANT LES DIAMANTS DE L'ÉTAT. — CÔTÉ DU RÉGENT.



## LES DIAMANTS DE LA COURONNE

Quel amoncellement de richesses dans ce vestibule d'honneur ! On n'a pas quitté un trésor qu'un autre vous sollicite.

Eh bien ! voyons, ce sont donc là les diamants de la couronne ? — Ce kiosque voisin de celui du prince de Galles, qu'une espèce de dais de velours cramoisi recouvre et que défend des mains trop longues et des coudes trop pointus une balustrade en garde-fou, contient en effet les joyaux de la couronne de France, bien que cette couronne n'ait aucun front où se poser.

Une foule pressée entoure constamment cette merveilleuse vitrine, et l'on est vraiment surpris de voir la fascination qu'exercent ces pierres, principalement sur certaines organisations féminines qu'il est très-difficile alors de ramener à la contemplation d'objets plus ternes, mais d'un usage plus général.

On comprend, en France, sous la dénomination, d'ailleurs inexacte, de « diamants de la couronne », tous les joyaux faisant partie de la dotation mobilière de la couronne, diamants perles et pierreries, au nombre de 64,812, suivant l'inventaire dressé en exécution de la loi sur la liste civile ; mais il s'en faut bien qu'ils soient tous là. Les principaux y sont, en tout cas, et le plus célèbre de tous, le *Régent*, qui ne fut pas exposé en 1867.

Tous ces joyaux ont leur histoire, et ce ne serait pas une mince entreprise que de vouloir la raconter. Celle du *Régent* n'est pas la moins intéressante, quoique ce ne soit pas une histoire bien ancienne ; en nous bornant à celle-là, nous aurons fait tout ce qui est nécessaire.

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, un gentleman nommé Thomas Pitt, le grand-père de William Pitt I<sup>er</sup>, comte de Chatham, fut nommé gouverneur du fort Saint-George, à Madras. Ce n'était pas encore le temps où les Anglo-Indiens faisaient des fortunes colossales et rapides en se donnant à peine le tracas de se baisser pour les prendre ; mais Pitt appartenait à cette race d'hommes habiles et rusés qui trouvent toujours le moyen de faire de brillantes affaires là où d'autres risqueraient de mourir de faim. Dès son arrivée à Madras, il entra en relations commerciales avec plusieurs marchands indigènes, et pour son propre compte.

Il y avait, parmi les négociants avec lesquels trafiquait le gouverneur, un marchand de diamants nommé Jorcund qui possédait une des plus belles pierres qu'aient jamais produites les mines de Golconde ; il en voulait 2,500,000 francs.

Qu'il eût, comme il le prétendit, de la réputation à risquer une si grosse somme dans une spéculation de cette sorte, ou qu'il prit dès lors ses mesures pour l'avoir, avec le temps, à un prix beaucoup moins élevé, le fait est que Pitt refusa ; puis, à force de le marchander et d'opposer aux offres répétées du marchand des refus calculés, il finit par obtenir le fameux diamant pour 500,000 francs.

De retour en Europe peu après, Pitt apprit bientôt, s'il ne le savait déjà, qu'il avait fait un excellent marché. Après avoir refusé 2 millions de son diamant, il dépensa 125 000 francs à le faire tailler en brillant. Son poids, qui était de 400 carats avant la taille, fut réduit par cette opération à 136 carats 1/2 ; les fragments qui en furent détachés furent vendus 200,000 francs. Une fois taillé dans ces conditions, ce diamant pouvait être considéré comme le plus beau joyau de l'Europe.

Ce fut le duc d'Orléans, régent pendant la minorité de Louis XV, qui s'en rendit acquéreur pour la couronne, moyennant la somme de 3,250,000 francs (130,000 livres sterl.) que paya le Trésor. Il quitta alors le nom de *Pitt*, sous lequel il avait été connu jusque-là, et prit celui de *Régent*, sous lequel nous le connaissons.

Mais quand l'histoire de l'achat et de la revente de ce diamant fut connue, des bruits très-malveillants se répandirent sur les moyens par lesquels Pitt se l'était approprié. L'accusation la moins grave qui fût portée contre lui à ce moment le représentait comme ayant abusé de sa position pour extorquer cette magnifique pierre à Jorcund. Thomas Pitt passe pour s'être entièrement lavé de cette imputation et des autres, au moyen d'une lettre contenant la version que nous avons adoptée, et qui fut rendue publique. — Il est bon d'ajouter que c'est seulement en 1825 et par le canal du *Gentleman's Magazine* que cette publicité eut lieu ; et à cette époque la gloire des deux Pitt, ses descendants, avait fait oublier depuis longtemps celle de l'ancien gouverneur du fort Saint-George.

Devenu joyau de la couronne de France, le *Régent* fut porté par les divers souverains qui se sont succédé depuis sur le trône de ce pays, — non pas toutefois avant d'avoir servi aux spéculations de Law. Conservé parmi les joyaux de l'État, après la Révolution, comme il l'est maintenant, il fut volé dans la nuit du 16 au 17 septembre 1792, avec d'autres bijoux, par des malfaiteurs restés en partie inconnus ou mal connus ; pour ce qui est du *Régent*, une lettre anonyme le faisait retrouver quelques jours après, enterré dans un fossé de l'allée des Veuves. Sous

le Consulat et l'Empire, un banquier fournisseur de l'État l'eut en gage longtemps ; on prétend même que Napoléon l'engagea à la cour batave, mais ceci n'est pas prouvé.

Envoyés à Brest pour y être mis en sûreté, au commencement de la guerre de 1870, avec d'autres valeurs, les diamants de la couronne restèrent dans leur cachette pendant la Commune. Ils ont été réintégrés depuis au Garde-Meuble, et voici les plus beaux exposés au Champ-de-Mars.

Le *Régent* mesure 30 millimètres sur 31 ; il pèse, comme nous venons de le dire, 136 carats et demi, et est évalué aujourd'hui 12 millions de francs ; — mais nous ne répondrions pas qu'il n'y ait exagération, car les prix sont très-variables dans cette partie.

J. D'HENNEZIS.

## LES SOLDATS ÉTRANGERS

A L'EXPOSITION

La plupart des nations qui participent à l'Exposition universelle ont voulu que la fête fût complète ; ils ont confié la police de leurs galeries à leurs propres soldats ou à des agents assimilés, ce qui constitue une exposition militaire assez curieuse. Ces soldats et ces agents ont été recueillis à l'École militaire où l'on a mis à leur disposition les locaux nécessaires pour leur dortoir et leur cantine. Ces gens, venus des pays les plus opposés, pour se rencontrer à ce point central qu'on appelle Paris, où aucun peut-être n'était venu auparavant, y vivent en commun dans la meilleure intelligence et y trinquant gaiement sans le secours d'un interprète. Ils paraissent d'ailleurs avoir été choisis avec soin : ce sont tous de beaux hommes, d'une tenue soignée et d'honnête figure, faits en un mot pour être rassemblés quoiqu'ils ne se ressemblent guère.

Les États-Unis d'Amérique ont des soldats d'infanterie de marine, à figure martiale malgré leur jeunesse, parfaitement instruits et disciplinés et manœuvrant avec une grande précision dans la mission extrêmement délicate qui consiste à relever leurs camarades de planton. Ils sont vêtus d'une tunique noire et d'un pantalon gris bleu ; le képi est noir, et le bout orné de liserés rouges ; d'un large ceinturon blanc pend, sur leur hanche gauche, la baïonnette du fusil Springfield.

L'armée espagnole est presque au complet : le dragon, coiffé du casque brillant, la longue rapière (*vulgo latte*) lui battant les mollets, l'artilleur et le fantassin font tour à tour le service.





Le dragon porte une veste noire à courtes basques et un pantalon noir à bandes rouges, avec de fausses épaulettes en métal; l'artilleur a la tunique noire ornée de gros bourrelets rouges en guise d'épaulettes, la casquette plate, plus élevée devant que derrière, rouge et décorée d'un bourdalou blanc; le fantassin est vêtu d'une longue capote grise à bourrelets-épaulettes verts, d'un pantalon garantie et d'une casquette grise à bourdalou rouge.

Le royaume de Suède et Norvège a aussi de l'infanterie, des chasseurs à uniforme bleu de roi et de la cavalerie en bleu clair, ainsi que des matelots de la côte de Norvège, vêtus de toile bise avec large collet... marin et coiffés du bérêt. Les Pays-Bas sont représentés par des soldats de marine à uniforme noir, décoré de liserés rouges; sur le devant de leur képy, noir également, l'écusson national est brodé en or.

Ce sont des douaniers que la Suisse a appelés au Champ-de-Mars; leur uniforme est vert, à liserés blancs. La croix suisse brodée sur leur casquette les fait désigner par leurs camarades sous le nom d'*ambulanciers*; mais comme c'est justement en mémoire de la Convention de Genève (22 août 1864) que la Société de secours aux blessés, qui a rendu de si grands services à l'humanité, a arboré l'étendard à croix rouge, c'est faire honneur à la Suisse que de rappeler dans toutes les occasions cette glorieuse circonstance. — C'est bien ainsi d'ailleurs que tout le monde le comprend.

La police des galeries autrichiennes est confiée à des gardiens de collections publiques, qui sont, dans l'administration de leur pays, des agents de police spéciaux. Leur uniforme est noir et orné de boutons de cuivre doré.

P. C.

## LES COLONIES ANGLAISES

### LE CANADA

En écrivant ces trois mots : *Colonies anglaises, Canada*, nous n'avons pas pu nous empêcher de remonter un siècle en arrière, à cette époque fatale où la France, soumise aux caprices monstrueux d'un monarque infâme, perdait sans retour cet immense territoire, plus grand que les trois quarts de l'Europe.

Louis XV, que son nom soit à jamais maudit! laissait remplacer sur la fière citadelle de Québec le drapeau fleurdelisé par le drapeau anglais et cédait, de gaieté de cœur, ce qu'il appelait impudemment *quelques arpents de neige*.

Bien que cette terre héroïque eût été

arrosée du plus pur sang de la France, bien que ses indomptables enfants, brisés par un ennemi dix fois supérieur, implorassent la mère-patrie, il fallut se soumettre.

La perte du Canada équivalait pour notre pays à l'amputation d'un membre. Perte d'autant plus sensible que ces intrépides colons, nos frères encore aujourd'hui par la race, par le cœur, par la langue, par ce je ne sais quoi de gaulois qu'ils ont conservé dans toute sa pureté, les seuls qui pleurèrent nos malheurs en 1870, occupent aujourd'hui un des premiers rangs dans la grande civilisation contemporaine.

L'accueil que nous avons reçu à la section canadienne nous a tout particulièrement touché, et ce n'est pas sans émotion que nous avons, pendant deux heures, entendu parler notre français du centre, avec sa saveur particulière de terroir, par des hommes dont les ancêtres ont quitté la France il y a près de deux siècles.

Nous avons trouvé un véritable compatriote dans la personne de M. Joseph Perrault, secrétaire de la commission, qui nous a reçu en l'absence de M. Keefer, commissaire exécutif.

L'exposition du Canada est magnifique. Son emplacement, qui ne compte pas moins de dix mille mètres carrés, est couvert d'admirables produits, qui donnent la plus haute idée de la richesse du pays et de l'industrie de ses habitants.

Ici, c'est une immense carte, de dix mètres sur cinq, indiquant la grande voie du Saint-Laurent, qui, au moyen de canaux, permet à des vaisseaux de 1,500 tonneaux de remonter à 3,000 kilomètres dans le territoire américain. Là, c'est une splendide collection de photographies, représentant les monuments publics, les ponts, les chemins de fer, des scènes de la vie canadienne, etc. Puis des plans de ces belles écoles chauffées à la vapeur, éclairées au gaz et possédant un matériel laissant bien loin celui de nos écoles de France.

Disons, à ce propos, que l'instruction atteint au Canada d'incroyables proportions. Nous avons feuilleté des cahiers rédigés en français et en anglais par de très-jeunes écoliers; notre étonnement n'a eu d'égal que notre admiration.

Les produits manufacturés, les tissus, les cuirs ouvrés ou naturels sont de première qualité. La sellerie et la quincaillerie surtout défient toute comparaison. L'habillement, la bonneterie, la chaussure, l'ameublement ne valent pas moins.

Quant aux produits alimentaires, fruits, poissons, légumes, ils possèdent une juste notoriété, ainsi que les céréales qui font prime sur tous les marchés.

Un mot encore. Les richesses du sol canadien sont immenses. On y trouve des mines de charbon, dont l'une a jusqu'à 18 mètres d'épaisseur, du cuivre, de l'étain, de la plombagine pouvant rivaliser avec le meilleur graphite de Sibérie, du phosphate de chaux rendant 95 pour 100, et d'inépuisables mines de pétrole.

Plus nous admirons l'exposition canadienne, plus nous regrettons que ce pays si français de cœur et d'intention ne le soit plus en réalité.

### L'Australie

Ici nous entrons de plain pied dans le pays des merveilles. Cette splendide colonie, la plus belle entre toutes celles que possède l'Angleterre, y compris les Indes, existait à peine il y a quarante ans, et aujourd'hui ses villes magnifiques, son commerce immense, ses richesses inouïes la mettent au premier rang parmi les colonies les plus prospères du monde entier. — L'Australie est le plus beau fleuron de la couronne d'Angleterre.

Séparée de la Papouasie au Nord par le détroit de Torrès, de la Tasmanie au sud par le détroit de Bass, de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Calédonie par un canal de 400 lieues de largeur, elle est baignée à l'ouest par l'océan Indien. Sa surface est de 4,827,000 kilomètres carrés.

Cet immense territoire se divise en cinq provinces toutes brillamment représentées à l'Exposition universelle de 1878. Ce sont : la Nouvelle-Galles du Sud, Victoria, l'Australie méridionale, le Queensland et l'Australie occidentale.

Nous ne voudrions pas parler plus spécialement de telle ou telle province, dans la crainte de paraître avoir un parti pris, et de louer celle-ci au détriment de celle-là. Mais comme d'un côté notre cadre est fort restreint, et que d'un autre côté les productions naturelles et industrielles de l'Australie en général sont sensiblement les mêmes, nous prendrons comme type la Nouvelle-Galles du Sud, la plus ancienne des cinq.

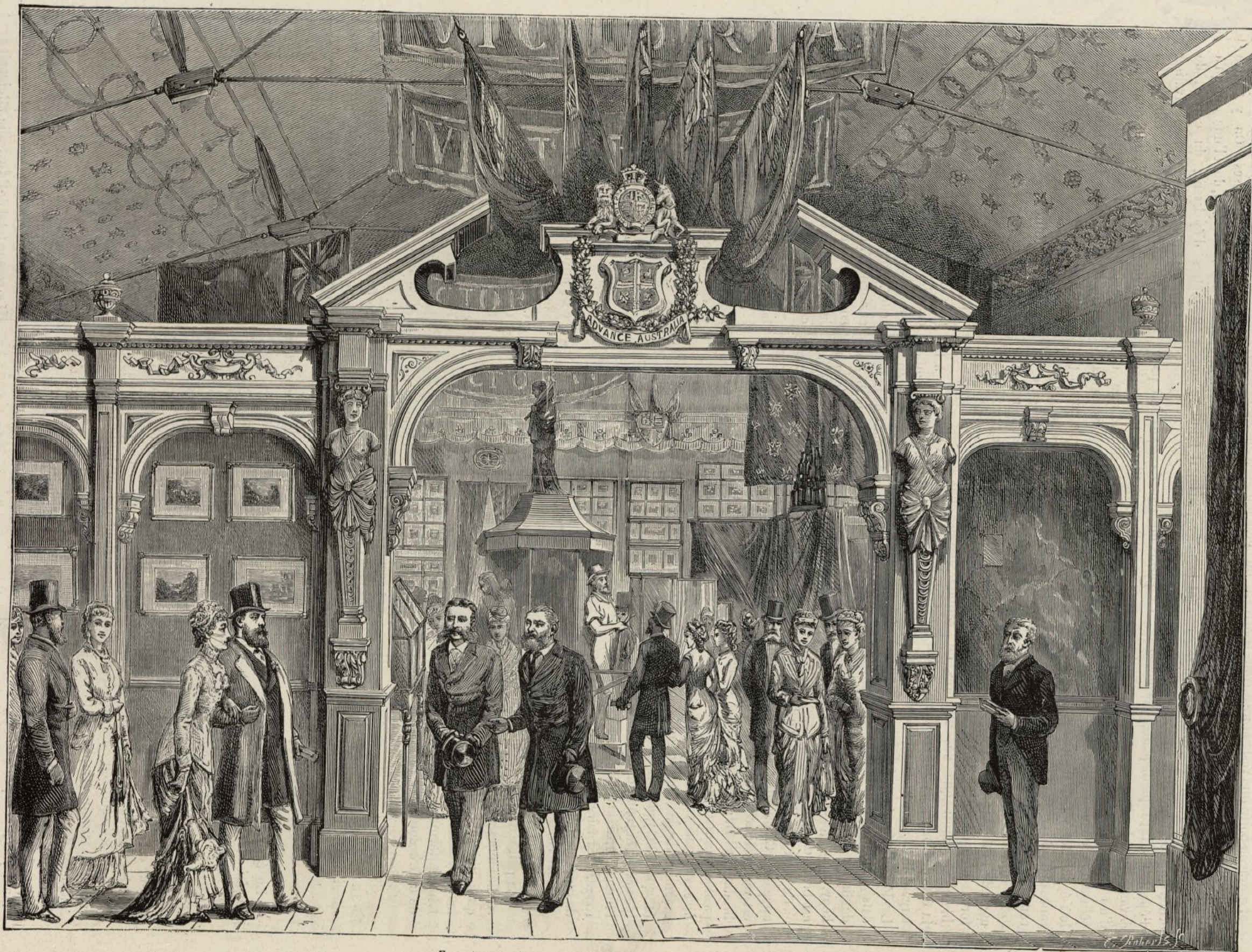
L'exposition de cette province est d'ailleurs si complète, elle a été si bien conçue et si bien exécutée, qu'elle seule suffirait à satisfaire amplement le plus difficile des critiques.

L'énumération des richesses qui sont le partage de cette terre admirable sera bien brève, bien sèche, mais les reflets d'or qui s'en échappent éclairent suffisamment les termes arides, d'une nomenclature qui ne saurait être banale.

Citons d'abord quelques-uns de ces chiffres qui grisent même les plus calmes. Le revenu total de l'Australie atteignait en







ENTRÉE DE L'EXPOSITION DE L'AUSTRALIE, DANS LA SECTION ANGLAISE.

Ayuntamiento de Madrid





LA CANTINE DES SOLDATS ÉTRANGERS A L'EXPOSITION.





1876, le chiffre de 310,895,725 francs et son commerce celui de 1,900,509,175 fr.

Avant la découverte de l'or, en 1851, la population n'était que de 300,000 habitants; elle dépasse aujourd'hui 2 millions!

La seule province de la Nouvelle-Galles du Sud en possède 629,676, et celle de Victoria 849,000.

La principale source de richesses de la Nouvelle-Galles du Sud est la laine. La colonie en a exporté en 1876 pour la somme de 139,129,325 francs.

A Victoria, c'est l'or. Les pyramides exposées dans son enceinte sont les fac-simile des énormes quantités de métal extrait.

Elle en a produit en 1876 pour 143,600,000 francs.

Ne sont-ce pas là des chiffres capables d'affoler?

Mais revenons à la Nouvelle-Galles du Sud: sa collection minéralogique ferait la joie d'un directeur de musée européen. Ses vitrines renferment d'admirables échantillons de minerais d'or, d'argent, de fer, d'étain, de cuivre, de charbon, de pierres précieuses, près desquels reposent symétriquement rangés des spécimens de fossiles introuvables. Enfin la zoologie proprement dite est représentée par les bizarres quadrupèdes du continent et l'ornithologie par des centaines d'oiseaux au plumage éblouissant.

L'ordonnateur expérimenté de cette exposition a su avec un rare bonheur mêler l'utile à l'agréable.

Des draps de première qualité, des cuirs excellents, de la sellerie élégante, du sucre de cannes de la rivière Clarence, des conserves alimentaires: bœuf, mouton, fruits; des céréales, des tabacs; tous ces produits, manufacturés ou naturels, attestent que les colons australiens n'ont rien à envier à leurs frères de la métropole.

N'oublions pas que cent cinquante exposants ont envoyé des vins qui sont le produit de vignes importées de Bourgogne, de la Gironde et du Rhin.

Ajoutons que les vues peintes ou photographiées des monuments, des mines, des paysages, des forêts, des scènes d'intérieur initient le visiteur à toutes les beautés australiennes mieux que ne le sauraient faire les descriptions les plus détaillées.

La grande vue photographique de Sydney est splendide. Nous ne voudrions pas terminer sans féliciter la commission royale de la Nouvelle-Galles du Sud pour son système de distribution gratuite d'ouvrages traitant les sujets les plus importants et popularisant les richesses inouïes de l'Australie.

Ces brochures, imprimées aux frais du gouvernement de la colonie, illustrées de cartes et remplies de renseignements authentiques traduits en plusieurs langues, méritent d'attirer toute l'attention du public.

LOUIS BOUSSENARD.

## IMPRESSIONS D'UN FLANEUR

▲ L'EXPOSITION

### LES JOUETS

A l'extrémité sud de la galerie du vêtement de la section française, près de la galerie du travail, par conséquent, est installée « la joie des enfants, la tranquillité des parents »: la Californie des joujoux, en un mot, prosaïquement étiquetée *Bimbeloterie*.

L'Exposition est incroyablement riche en jouets scientifiques, surtout mécaniques, des plus ingénieux, en jouets de grand luxe et coûteux à proportion; cela est extrêmement brillant et est bien fait pour augmenter encore la réputation de nos fabricants.

\*  
\*\*

Voici des oiseaux aux riches plumages qui chantent mieux que dans la nature, en sautant de branche en branche comme des personnes naturelles; des chiens qui aboient et des chats qui miaulent, des taureaux qui beuglent et des moutons qui bêlent, une poule qui marche, picore, glousse et pond des œufs durs, — je pense qu'ils sont durs car ils sont colorés des nuances les plus vives; des acrobates exécutant des tours impossibles; des pantins sautillant, attirés par la force magnétique; une poupée qui nage par principes!

Ajoutons à cela des locomotives avec leurs tenders, marchant à la vapeur, bien entendu, des navires de tout bord et jusqu'à des bâtiments cuirassés et pourvus d'éperons formidables; des fourgons du train, des attelages d'artillerie traînant des canons sur leurs affûts; des voitures d'ambulance et toute la variété des instruments homicides en usage chez les peuples civilisés, avec leurs plus récents perfectionnements.

D'autre part sont les jouets vraiment scientifiques destinés aux adultes, personnages déjà graves sur lesquels on peut faire l'expérience du système qui consiste à instruire en amusant, parce qu'ils s'y prêtent généralement de fort bonne grâce. Je n'ai pas remarqué de grands progrès dans cette branche de la « bimbeloterie ». Ce sont toujours les mêmes appareils de photographie et de décalcomanie, les mêmes machines électriques, en somme

toute la collection connue des appareils de physique amusante dont le plus ancien, je crois, et certainement le plus amusant, est encore la lanterne magique.

\*  
\*\*

Parmi les jouets mécaniques, il ne faut pas que j'oublie de mentionner une très-curieuse réduction du Jardin d'acclimatation avec ses dépendances et ses pensionnaires: l'autruche qui se baisse complaisamment pour qu'on la chevauche, les paons qui font la roue, les singes qui gambadent, l'éléphant qui batifole en agitant sa trompe, etc., etc. C'est merveilleux!...

\*  
\*\*

C'est merveilleux en vérité, mais on ne nous fera pas accroire que de tels jouets aient jamais été conçus et exécutés pour des enfants. Ceux qui les ont fabriqués ont pu s'en amuser, et je vois des parents sourire d'un air approbateur en les passant en revue; quant aux enfants, le sentiment qu'exprime surtout leur petit visage naïf, c'est l'étonnement, non le plaisir. On peut être sûr que s'ils se sentent attirés d'abord, par la nouveauté de l'objet, vers le Jardin d'acclimatation ou la poupée nageuse, l'instant d'après ils se sentiront saisis d'une espèce de crainte d'être mordus ou égratignés; puis, familiarisés enfin, ils voudront chercher la *petite bête* qui fait mouvoir cet être inoffensif dont ils ont eu peur, et briseront infailliblement le petit chef-d'œuvre.

Il ne faut pas perdre de vue d'ailleurs que le jouet prétendu scientifique qui s'adresse aux enfants est le produit d'une très-grosse erreur de calcul: en dépit de Fröbel et des partisans de son système, le jouet est amusant, est jouet, pour tout dire, à la condition de n'être pas scientifique; du moment où l'on veut combiner ces deux éléments, il faut s'attendre à ce que l'un se développera en raison directe de l'effacement de l'autre.

Toute la question est de savoir si l'on travaille pour des enfants ou pour des vieillards tombés en enfance.

\*  
\*\*

Venons-en aux jouets destinés aux petites filles. Ce sont des poupées principalement. Eh bien! en fait de poupées, sauf la poupée nageuse, qui est modestement et sommairement vêtue d'un costume de bain, comme il convient, ce sont toutes de grandes dames ou des cocottes à cheveux jaunes, mises avec une élégance extrême inspirée par les gravures de mode les plus récentes. Elles sont fréquemment présentées trônant dans leur salon, entourées d'amies et activement



engagées dans une conversation mondaine avec des attitudes charmantes, au besoin roulant leurs grands yeux bleus ou bruns, agitant une main gantée étroitement; leur salon est meublé avec un luxe inouï; aucun détail n'y est omis.

Parfois une aimable poupée est occupée à sa toilette, entourée de tous les accessoires qui lui servent à rehausser sa beauté naturelle, et c'est dans ce cas-là surtout que l'artiste s'est signalé par le souci des détails!...

\*  
\*\*

Ah çà! voyons, où en sommes-nous venus? Je ne veux pas parler des enseignements qu'on est bien obligé de tirer, si jeune, de ces petites écoles de frivolité et de démoralisation, et je suis bien bon en vérité de m'ôter ce plaisir. Mais sont-ce là des jouets?

Ce ne sont pas plus des jouets que les tableaux à musique; encore dans ces derniers l'ouïe est-elle occupée en même temps que la vue : ici ce ne sont que des tableaux muets et, partant, condamnés à perdre leur unique attrait très-rapidement.

Ce n'est pas la peine de faire tant d'étalage.

\*  
\*\*

Autre chose à présent.

Je ne vois ici que des jouets forts coûteux, presque à proportion de l'ennui qu'ils ne peuvent manquer de distiller. Je me suis pourtant laissé dire que le fabricant parisien excellait dans la construction des joujoux bien faits, amusants, pas chers, dont quelques-uns, sans cette dernière qualité, pourraient tout aussi bien prétendre à l'épithète *scientifique* que nombre des plus magnifiques combinaisons admises au Champ-de-Mars. Mais ils ne sont pas là.

Est-ce que le jury d'admission de la classe 42 s'imaginerait que la dignité de cette classe eût été compromise par l'admission dans son sein de ces ingénieux autant que modestes joujoux qui font la gloire de l'industrie parisienne, et que tout le monde s'étonne, quel que soit le point du globe d'où il vienne, de n'y point voir?...

\*  
\*\*

Les étrangers peuvent louer ces jolies choses dénommées jouets, et dont la vraie place est dans la vitrine d'une modiste ou d'un parfumeur. Mais ils se sont bien gardé de chercher à nous imiter en ce point.

La Russie expose des joujoux en bois blanc très-ingénieusement construits et à la portée de toutes les bourses; de vrais

joujoux, pouvant être largement molestés sans courir le risque d'une catastrophe, et qui, brisés, peuvent être remplacés sans mettre toute la famille au pain et à l'eau pour huit jours.

C'est, je crois, l'Autriche qui est la plus riche en ce genre. Elle a de magnifiques pantins, polichinelles et janots de bois peinturlurés, des acrobates, épileptiques, des singes à musique, des soldats de tous les pays à quelques sous le régiment, des poupées bourrées de sciure de bois ou de son comme nous en avions au temps de notre innocence, et il y en a qui roulent des yeux magnifiques dans leur tête de cire; il y en a aussi qui disent *papa* et *maman* à la moindre provocation, d'autres qui marchent; on y trouve enfin l'antique et pas chère poupée à ressort honteusement exclue de la circulation française.

L'Autriche enfin expose des véhicules variés, voitures, charrettes, cabriolets, locomotives, bateaux à vapeur, le tout à bon marché... Fi!

\*  
\*\*

Et le Japon! Les Japonais offrent une quantité de joujoux qui me réconcilieraient presque avec le joujou scientifique, tant ils déploient d'ingéniosité.

Ils ont des quadrupèdes et des quadrumanes, des oiseaux et des poissons de toutes les couleurs, s'agitant comme s'ils étaient en vie; et des poupées souriantes et gracieuses; et des services à thé microscopiques; et de merveilleux petits meubles de laque, etc., etc.

Joignez à l'attrait naturel de ces jouets celui de leur nouveauté, et comparez...

Je ne vous en dis pas davantage.

X. RAMBLER.

## LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE ORIENTAUX

### A L'EXPOSITION

Nous empruntons au très-intéressant feuilleton musical que M. J. Weber publie dans le *Temps* la description qui suit des instruments de musique asiatiques et africains exposés au Champ-de-Mars dans leurs sections respectives :

« Les seuls instruments indiens que j'ai vus au palais du Champ-de-Mars viennent des Indes néerlandaises et se trouvent dans la galerie du Travail, près de l'École militaire. Il n'y a que des instruments à percussion, qui peuvent être rangés en deux classes : les tambours, les tamtams et les cloches, puis un assez grand nombre d'instruments à lames ou à bassins sonores, sorte de grands harmonicas en bois ou en métal. Les corps

sonores dans ces instruments sont, en effet, soit des lames de bois (comme dans le xylophone), soit de grosses lames de métal, ou enfin des bassins métalliques, variant de dimension, selon le son que les lames ou les bassins doivent donner. D'après Fétis (*Histoire générale de la musique*, tome II, page 308), les instruments de ce genre sont originaires du continent indien, d'où ils se sont répandus à Java, à Batavia, dans l'Indo-Chine et chez les peuples de race jaune. « La plupart de ces instruments, dit Fétis, ont quinze, seize ou dix-sept lames. » Cependant, dans les instruments de l'Exposition universelle, le nombre des lames ou des bassins est de huit, de onze ou de quatorze notes, excepté pour le *kinnery* à lames de bois, qui a vingt notes.

« Les autres instruments indiens sont : un grand tambour en forme de cône tronqué, un appareil de cinq cloches, un autre de cinq tamtams, puis quatre autres tamtams séparés, dont deux ont des dimensions colossales; enfin, un petit appareil ne portant que deux bassins en métal. La défense habituelle de toucher aux instruments ne permet pas d'en faire un examen détaillé.

« Dans l'exposition siamoise, il y a beaucoup d'instruments dont un certain nombre est disposé en trophées; cela ne permet pas toujours d'en distinguer le caractère. Il y a un tambourin et une douzaine de tambours, les uns de forme cylindrique, plus ou moins gros, les autres de petite dimension, ayant la forme d'un ciboire au pied tronqué, ou bien encore une forme analogue à celle d'une clepsydre. On voit aussi quelques instruments à long manche et à cordes pincées, un petit hautbois, une petite flûte et un autre instrument à vent; puis quatre grands harmoniums à lames de bois, ayant dix-sept, vingt ou vingt et une notes; deux harmonicas à bassins métalliques disposés non pas sur deux rangées droites, comme dans les instruments indiens, mais en cercle ouvert d'un côté; le nombre des bassins pour chaque harmonium est de seize. Enfin il y a deux séries de tuyaux d'orgue de bambou, comprenant chacune quatorze tuyaux et ayant la forme de longues flûtes de Pan. Au reste, nous avons déjà vu ces instruments, et d'autres dont je vais parler, à l'Exposition universelle de 1867.

« Dans la section persane, on remarquera surtout des meubles en très-belle mosaïque; ce luxe s'est étendu aux instruments de musique. Je n'y ai point vu d'instruments à vent, mais seulement des instruments à cordes et des instruments à percussion.

« Il y a d'abord deux fort jolis *tonn-*



*beck* ou petits tambours en mosaïque d'ivoire de Chiraz, ayant la forme de ciboires ou de très-grands verres à pied; puis deux *dairek* ou grands tambours de basque, garnis d'anneaux; deux petites timbales réunies et deux castagnettes en métal, d'un diamètre d'environ quatre centimètres.

« Le *sanntour* ou tympanon est également en mosaïque; c'est l'instrument que nous avons rencontré dans l'exposition hongroise sous le nom de cymbalon. L'instrument hongrois a trente-quatre notes, chacune à trois ou quatre cordes en métal; le *sanntour* a dix-huit notes, à quatre cordes chacune. Je n'ai pas besoin de rappeler que les cordes sont mises en vibration par la percussion, au moyen de petits marteaux. Les instruments à cordes pincées sont représentés par une sorte de guitare à long manche et à quatre cordes; les seuls instruments à archet sont deux *rebab*, dont l'un est en mosaïque; sur l'autre, le chevalet manque. Dans ces trois derniers instruments, la partie supérieure de la caisse de réson-

nance est formée d'une peau dont le but est facile à deviner, mais qui ne saurait ôter au *rebab* sa sonorité maigre et nasillarde; peut-être même contribue-t-elle à lui donner ce défaut qui, pour des oreilles orientales, est une qualité.

« Je n'ai pas vu d'instruments chinois ou japonais, du moins au palais du Champ-de-Mars, car je réserve pour un autre

feuilleton les galeries de l'art rétrospectif au Trocadéro. Les instruments tunisiens sont deux petits tambours, une mandoline à quatre cordes doubles, un *rebab*, un instrument qui probablement est un hautbois, et une flûte à bec ou grand flageolet

Fétis (vol. II, p. 153); elle est percée à sa partie supérieure de sept trous, comme la flûte traversière à une clef (sans compter le trou de l'embouchure); le dernier trou, placé un peu de côté, est évidemment destiné à être bouché par le petit doigt de la

main droite; à la partie inférieure, il y a un trou pour le pouce de la main gauche.

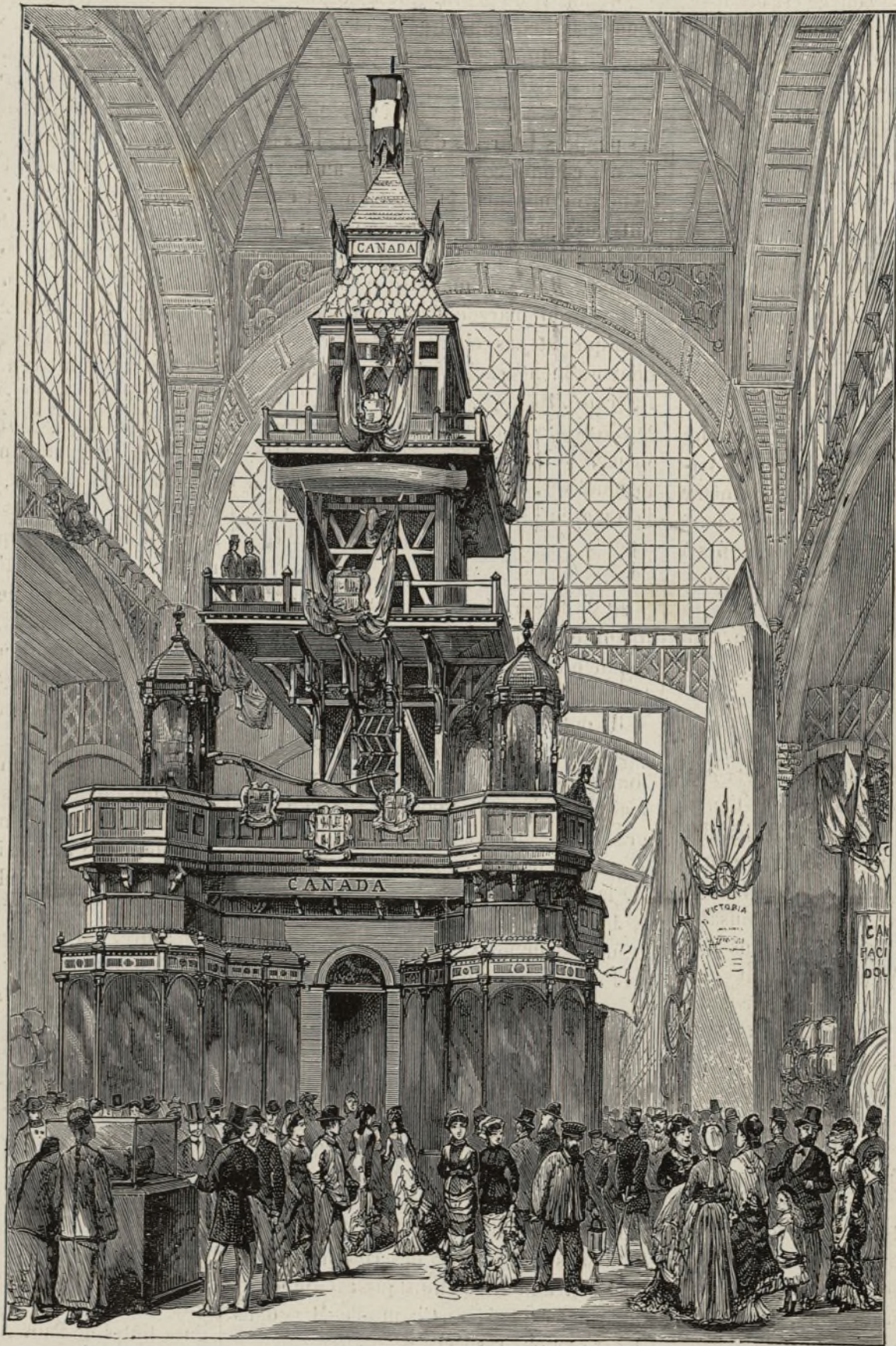
« Le Maroc n'a fourni que trois instruments, dont deux sont assez curieux; l'un est un harmonica à dix-neuf planchettes de bois, et d'une construction assez grossière; l'autre, c'est un tambour d'une longueur démesurée; l'instrument est suspendu au mur; ce sont les cordes dont il est muni pour tendre une peau qui me font supposer que c'est un tambour. La forme en est un peu conique; la largeur de la partie supérieure est d'environ 20 centimètres; la longueur de l'instrument est d'environ 2 mètres. Si c'est en effet un tambour, il est probable qu'on s'en sert horizontalement. Le troisième instrument marocain est un petit tambour en forme de clepsydre.

« Ma conclusion, c'est qu'à l'Exposition universelle de 1867

les instruments asiatiques et africains étaient plus nombreux et plus variés qu'en 1878, quoiqu'il me reste à parler de quelques instruments qui se trouvent dans la salle des missions scientifiques ou au Trocadéro. »

Le gérant : A. BITARD.

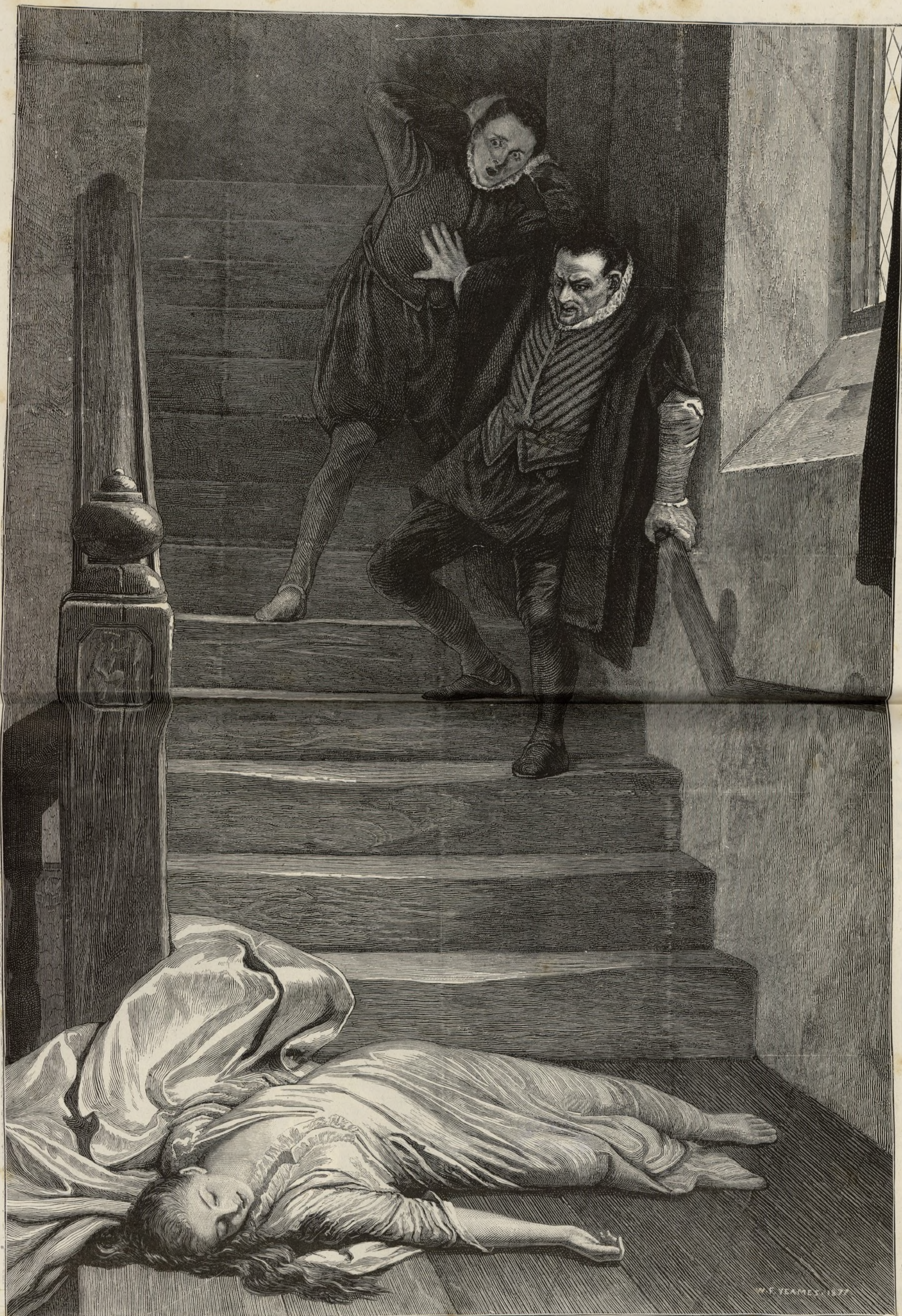
Secaux. — Imp. CHARAIRE et FILS.



LE TROPHÉE CANADIEN, DANS LA SECTION ANGLAISE.

faussement désigné, sur l'étiquette qu'il porte, par le nom de clarinette. Il ne faut pas s'étonner d'erreurs de ce genre; les instruments asiatiques ou africains sont exposés dans un simple but commercial; les marchands qui les recueillent espèrent les vendre à des collectionneurs, et ils y réussissent ordinairement. La flûte à bec est la *souffarah* ou *chabbâbeh* dont parle





BEAUX-ARTS. — SECTION ANGLAISE.

AMY ROBSART

Tableau de W. F. Yeames.

SCHACK. — IMP. CHÉRAINE ET FILS.

« Robert Dudley, comte de Leicester, favori de la reine Elisabeth, espérait devenir son mari. Pour se débarrasser de sa femme, Amy Robsart, et rendre possible son projet, il la fit conduire dans une maison solitaire habitée par son domestique Forster. Aidé par des complices, ce Forster se saisit d'Amy Robsart endormie et la précipita en bas de l'escalier. » (Aubrey, *Histoire de Berkshire*.)